

Mortelle absence

Frédérique Vervoort

UP
blisher

EXTRAIT

MORTELLE ABSENCE

FRÉDÉRIQUE VERVOORT

UPblisher.com



PROLOGUE

NATHAN KELLER

Il est difficile de savoir quand ça a commencé.

Il pleuvait. Les fenêtres vibraient sous les rafales.

Les buis en pot de l'entrée se sont renversés et je n'ai pas eu le courage d'ouvrir la porte et d'affronter les herses glacées de l'averse pour les ramasser.

Et puis il y a eu comme un déchaînement, un trop plein de nuages a éclaté en zébrures livides, le gravier de l'allée s'est soulevé. J'ai pensé que c'était un signe. Et je ne suis pas superstitieux de nature.

La lettre pendait au bout de mes doigts comme une saloperie dont on n'arrive pas à se débarrasser, un cheveu mouillé, une épiluchure... Mais cette fois-ci, j'ai su que j'irais jusqu'au bout. Que j'affronterais l'écriture raide, la barre des T crevant le papier d'une encre violette reconnaissable entre toutes. Qui se donnait encore la peine d'écrire des lettres à l'heure des e-mails ? Qui dévissait le capuchon du stylo d'une main que j'imaginai toujours ferme, sans bague, les veines légèrement plus saillantes peut-être ?

J'attendais ce moment depuis des années, inutile de me mentir. Je le redoutais. Ou pas.

C'était l'heure que j'aimais, d'habitude. Entre chien et loup. Le papier tiédissait entre mes doigts, avec ses signes encore indistincts qui devenaient de plus en plus tentateurs dans la pénombre... Mon cœur battait fort. Au loin, des sirènes de police ont retenti. J'ai sursauté. Je ne me connaissais pas lâche. J'ai bizarrement repensé à mon père qui me disait qu'on ne prend la mesure de soi-même que dans les instants de choix extrême ou de danger. Fuir ou rester. Affronter. Se coucher... Je me suis levé, j'ai traversé le salon pour allumer la lampe halogène, la plus éclatante, évitant le clair-obscur des abat-jours. Debout, j'ai levé la lettre à la hauteur de mes yeux, pas trop éloignée. J'avais dépassé les 40 ans. J'aurai besoin de lunettes bientôt.

Et j'ai lu.

I

Le silence de la maison a volé en éclats. Dérapage de pneus mouillés sur le gravier, claquement de portières, cavalcade sous la pluie toujours déchaînée... La porte d'entrée s'est ouverte à la volée.

Il y a eu une odeur puissante d'eau et de terre. Louise a couru dans le hall, cramponnant son sac d'une main et son parapluie retourné de l'autre. Les jumeaux suivaient, et leurs rires rebondissaient comme des balles. Ça m'a retourné le cœur. Pour combien de temps encore?

« Quel foutoir ce temps ! Tu pouvais pas nous aider ?

— A quoi ? »

Louise a secoué la tête.

« A prendre les mallettes des jumeaux, par exemple. Elles sont dans le coffre. Et secourir mon pauvre parapluie. Il est en train d'agoniser ! »

Je lui ai pris la chose des mains. Trois baleines pendaient lamentablement et un pan de nylon bleu détrempe gouttait sur le sol comme une aile cassée.

« Il est foutu

— Je le sais figure-toi. Ce n'est pas une grande perte, va... Ouf, je suis morte ! »

C'était la remarque la plus anodine qui soit, mais vu les circonstances, j'ai frissonné. Je déteste les expressions toutes faites, et plus encore celle-là.

« Attends, je prends ton manteau...

— Aide plutôt les jumeaux... »

Elle s'est débarrassée de son imperméable d'un coup d'épaule, l'a accroché à la patère et m'a gratifié de son fameux sourire, pommettes remontées, yeux presque clos...

« Un bisou ! »

Les enfants ont fait chorus aussitôt, deux braves chiots mouillés en anorak fluo. Si tant est que les chiens

portent des anoraks, ce qui peut arriver pourtant dans ce quartier bourgeois où les mémères promènent volontiers leurs erzats enrubannés au bout d'une laisse.

J'ai embrassé deux paires de joues lisses, identiquement rosies par la tempête.

« C'est chouette papa, ce vent ! On a cru s'envoler ! »

Ils se débarrassaient à leur tour de leur harnachement. Ils avaient hérité du caractère enjoué et paisible de leur mère.

Comme à leur habitude, ils se sont rués vers la cuisine, en quête de leur goûter. J'ai béni le carcan de l'habitude qui m'avait discipliné, dans un état de totale absence, à préparer les tartines de confiture et le jus d'orange qui les attendaient à chaque retour d'école. Je restais un père attentif. Un homme au foyer responsable. Un modèle du genre. Pour combien de temps encore ?

Louise a posé brièvement la tête sur mon épaule. J'ai senti le parfum de ses cheveux. Son chignon croulait un peu sur la nuque, comme j'aime. J'ai enroulé une mèche châtain clair autour de mon doigt.

« Bonne journée ?

— A part le temps, oui.

— Du neuf ? »

Il y avait rarement du neuf dans la vie de Louise. Elle était professeur d'anglais dans un lycée privé pour enfant HP, comme on disait. Des petits génies souvent incompris qui fuyaient le système scolaire habituel trop en retard sur leurs neurones de surdoués. C'est dire que Louise ne connaissait pas les affres habituelles des enseignants, confrontés aux dures réalités des cités ou aux agitations pré pubères de gamins plus accros aux derniers gadgets électroniques à la mode qu'aux subtilités du prétérit.

« Heu... Non. Marie-Charlotte, 11 ans, aurait souhaité qu'Hamlet soit plus décideur, mais bon... On ne se refait pas... »

Elle a bâillé joliment, en s'étirant comme un chat. Louise était un être profondément gracieux. Cela m'avait séduit jadis. Quand j'avais compris que je devenais enfin accessible à la grâce...

Elle s'est ensuite perchée sur l'accoudoir du canapé et m'a regardé. Son léger froncement de sourcils m'a indiqué que, cette fois, je ne donnais pas tout à fait le change.

« Tu as un problème? Il s'est passé quelque chose? Ton tableau n'avance pas comme tu voudrais ?

— Un tableau n'avance pas, Dieu merci. »

J'avais parlé d'un ton sec. Elle n'a pas répliqué, s'est contentée d'une petite moue et s'est levée d'un bond.

« C'est pas tout ça, j'ai besoin d'un bain chaud pour me relaxer. Tu vas voir les jumeaux ? »

Elle n'a pas attendu la réponse et a disparu dans la pénombre du hall. Ses talons ont claqué dans les escaliers. J'ai obtempéré. Ma docilité m'écoeurait. Serais-je toujours si prévisible ?

Dans la cuisine, Tom et Lola s'amusaient à déchiqueter les serviettes en papier disposées sur la toile cirée. Ils riaient et leur petite voix aiguë me vrillait les tympans. J'étais dans un trop grand état de stupeur pour capter leur conversation d'étourneaux.

Je me suis contenté d'arracher les lambeaux de serviette et de grommeler :

« Quel âge avez-vous ?

— Huit ans papa, tu le sais, non ? »

Lola m'observait, moqueuse. C'était la plus remuante des deux. La plus brune aussi, celle qui me ressemblait, jusqu'à la fossette du menton. Tom levait vers moi le fin visage mat aux yeux clairs de sa mère. De parfaits hétérozygotes. Des clones m'auraient dérangé. Les efforts de

Louise pour devenir fécondable avaient payé, finalement. Une réussite, cette paire d'enfants. Si on peut dire...

Un léger vertige m'a étourdi et je me suis laissé tomber, un peu trop brusquement, sur la chaise en treillis métallique. Les prunelles de Tom se sont troublées.

« Ça va pas, papa ? »

J'ai tenté de plaisanter:

« Pas Papa ? Tu parles en volapük ? »

Il a souri, pas convaincu.

« Tu es tout pâle... »

J'ai tenté un sourire.

« Tout le monde est pâle, sous ce ciel noir. »

Lola a haussé les épaules.

« On n'est pas dehors papa, et ici, on voit bien... »

Elle a désigné le plafond éclairé, les meubles d'acier brossé qui renvoyaient vivement la lumière.

Je me suis levé. Pas le courage de poursuivre.

« Bon, je vais voir ce que devient votre mère. Et arrêtez avec ces serviettes, ou faites-en des cocottes ! »

« Bonne idée ! » – Lola s'affairait déjà, ses mains tachées de confiture déployant le papier trop mou, orné d'une guirlande de cerises. Les yeux gris de Tom m'ont suivi, pensifs. Je me suis hâté vers la porte, et au lieu de monter au premier étage, où Louise s'ébrouait dans la salle de bains, je me suis réfugié dans mon atelier, à l'arrière de la maison. C'est une pièce vaste, à l'ancienne (la maison date du début du siècle, le dernier...) prolongée par une véranda, vitrée jusqu'au plafond. La clarté du jour, quand il y en a, jaillit de partout, verdie, en été, par les arbres fruitiers et les deux tilleuls qui ponctuent la pelouse du jardin. Lorsque la tempête fait rage, comme à cet instant, la balançoire des jumeaux grince en se tordant au bout de ses chaînes, comme un supplicié aux fers...

Je me suis assis devant ma dernière toile, inachevée. Les autres attendaient, retournées contre les parois de verre cinglées de pluie, ou empilées à même le carrelage. L'atelier s'emplissait des ombres des nuages qui couraient à basse altitude. Une odeur familière de peinture et de térébenthine m'emplissait les narines. Je regardais sans les voir les grands aplats d'un rouge violent jetés sur la toile. Reflet d'une colère intérieure, comme auraient dit les quelques critiques qui commençaient, avec parcimonie, à s'intéresser à moi. Ironie du sort, j'étais en passe d'être connu, et même reconnu : j'avais fait des expositions, dont plusieurs à l'étranger, Amsterdam et Paris récemment. Deux toiles venaient d'être vendues. J'avais même obtenu quelques commentaires flatteurs dans des revues d'art bien établies. Et, consécration suprême, je venais d'être choisi pour exposer à la prochaine Biennale de Venise. Ma cote allait monter. C'était à mourir de rire, alors que j'avais choisi un métier de feignant, comme pensaient (et disaient) les parents de Louise, un métier (un hobby, précisaient-ils, dédaigneux) qui me permettait de rester à rêvasser au logis tandis que ma brave petite épouse s'escrimait au dehors... Mais les perfidies des beaux-parents avaient leurs limites. Financières entre autres. Lorsque j'avais épousé leur fille, j'étais rentier, et plus qu'ils ne le pensaient. Selon eux, ça rendait plus acceptable mon statut de pseudo-artiste. Et puis il y avait cette maison qui me venait de mon grand-père, industriel des mines au bon temps du Pays Noir.

Une baraque plutôt alambiquée, aux fioritures Art-déco, qui les épatait en secret et avait l'avantage d'être retirée en lisière du bois d'Argenteau, pas très loin du fleuve, qu'elle surplombait... De la loggia du premier, je suivais souvent des yeux le serpent d'eau grise que sillonnaient les péniches.

Le rouge du tableau me heurtait comme un ricanement. J'ai ressenti une sorte d'écœurement proche de la nausée, comme si je contemplais des éclaboussures de sang, du sang frais, encore tiède... Je pouvais presque en sentir le remugle, caresse obscène, lancinante mais masquée. L'obscurité avait complètement envahi l'atelier.

L'orage ne cédait pas, ses feulements assourdis résonnaient au loin. On se serait cru en novembre, au bord de l'hiver, et pas du tout en mars.

Machinalement, je me suis dirigé vers l'évier au fond de la pièce, et je me suis lavé les mains, longuement, avec une sorte d'acharnement, brossant mes ongles sous l'eau froide. Une lady Macbeth en plein déni. De très loin, de très haut, la voix de Louise m'est parvenue, comme dans un rêve. Elle m'appelait. Elle s'inquiétait. Je me devais de la rejoindre. Il ne fallait pas donner l'alerte.

Je l'ai retrouvée dans notre chambre, qui donnait elle aussi sur le fleuve. Enveloppée dans son peignoir-éponge, elle séchait ses cheveux à l'aide d'une serviette de coton d'un bleu vif. Des mèches frisottaient sur son front. Une boucle restait collée en travers de son cou, qu'elle avait long et fragile, un cou d'Iphigénie. Une sorte de désespoir m'a étreint. J'ai presque eu les larmes aux yeux et j'ai détourné la tête pour ne pas me trahir. Penchée en avant, Louise se frictionnait la tête avec énergie. Elle s'est redressée brusquement, le sang aux joues.

« Je me sens mieux. J'étais frigorifiée. En mars, tu te rends compte?

—Giboulées...

—Plus que ça, je t'assure, on aurait dit une tornade. Parole, j'ai failli stopper la voiture sur la bande d'arrêt d'urgence !

—Mon pauvre bébé...

—Enfin, demain, repos ! On bouge et on se fait un resto ? »

J'ai tressailli, frappé par cette évidence toute bête. Louise ne travaillait jamais le jeudi. Ça me laissait un jour de moins. Et il y avait urgence. La lettre, pliée en quatre dans ma poche, pesait son poids de menace. Incapable de rassembler mes pensées, j'ai acquiescé : « C'est une bonne idée ».

« On conduira les enfants chez mes parents »

D'habitude, je n'appréciais guère que les jumeaux s'attardent chez leurs grands-parents. Ils en ramenaient souvent des expressions nunuches, une indigestion de dessins animés imbéciles et une propension à faire des caprices. Enfin, j'exagérais. Je ne supportais tout simplement pas la parentèle de Louise : ni ses parents, ni Sébastien, son frère jumeau (j'aurais dû doublement me méfier) qui n'en finissait pas d'éterniser sa puberté, à près de trente ans. En fait, je ne supportais personne de l'entourage de Louise, à part Louise. Ça restreignait heureusement le champ des sorties, et j'avais de la chance que cette fille m'aime si absolument qu'elle sacrifiait volontiers ses désirs à mes volontés, que je prenais toujours soin de justifier et d'argumenter. Le fait qu'elle avance aussi simplement la possibilité de planifier notre journée du lendemain prouvait que je lui abandonnais la manœuvre et qu'elle le sentait. D'habitude, je m'amusais à exercer mon pouvoir, mais c'était trop simple, et puis surtout inutile. Louise ignorait ces jeux, elle planait au-dessus de toutes mes mesquines manipulations avec une indolence de goéland, elle baissait sa garde au premier assaut, ça ne l'intéressait pas, elle ne perdait jamais son temps en ratiocinations, et du coup, mes pauvres calculs échouaient. Je ne m'en portais pas plus mal. Jouer est amusant si on a un partenaire à la hauteur. Louise ne se situait pas dans l'espace du conflit. Son amour

inconditionnel s'adaptait à mes brusques sautes d'humeur. Si elle me sentait mal luné, elle se tenait à distance et attendait que cela passe, tout simplement. Elle me désarmait sans lutte. Et quand c'est moi qui capitulais, si elle s'en étonnait, elle était trop fine pour en faire état. Cette femme glissait entre les doigts comme du sable, m'incitant, petit à petit, à m'ajuster à elle, à me fondre dans son ataraxie. L'imposture se détachait de moi comme une peau morte, je me découvrais entravé mais paradoxalement plus libre. Miracle de nos censures mutuelles...

« Donc, demain quartier libre ? Tu conduis Tom et Lola chez mes parents et je me fais belle en t'attendant ? Tu consens à abandonner ton œuvre un instant pour me sortir en ville ? »

C'était dit gentiment, sans ironie, du moins le pensé-je. Encore qu'elle savait que je déteste l'emploi du mot « œuvre » en ce qui concerne mes productions picturales. Alibi aurait été plus exact. Ses parents avaient raison bien sûr, même si le reconnaître blessait mon ego. J'avais été le premier étonné de l'exposition médiatique de mes dernières toiles. Et puis, comment ne pas l'avouer - pris au jeu. J'aimais peindre. Je connaissais mes limites, mais aussi mon habileté, qui n'était pas du génie mais peut-être presque du talent. Depuis peu, je reconnaissais à l'activité de peindre un pouvoir cathartique qui libérait une puissance émotionnelle inhabituelle chez moi. J'oubliais tout lorsque je peignais. Mon cœur battait plus fort, plus lentement, irrigué d'un sang plus riche, semblait-il ; je me découvrais des fulgurances inédites quand mon pinceau touchait juste, que la couleur vibrerait à l'unisson de mes pulsations. Et cela n'avait pas de prix. Cette coïncidence. Comme lorsque j'avais rencontré Louise alors que je pensais que ma vie resterait un désert,

une plaisanterie plate qui ne connaîtrait jamais de chute. Au début j'avais lutté, incrédule, redoutant l'arrêt de jeu, la sentence brusque qui éteindrait cette flamme comme un seau d'eau froide. J'avais tort. Cette sentence, je l'attendais toujours. De moins en moins. Trop occupé à savourer le moment présent. A entrer dans le monde de Louise. Dans le monde des vivants. Born again.

Le bel engrenage avait failli se gripper. Trop vite.

L'entêtement femelle de Louise à vouloir créer une prolongation à notre union m'avait pris par surprise.

L'idée de me survivre ne m'enchantait guère, évidemment, pire cela m'effrayait. Même si cela pouvait passer pour une couverture idéale, je ne voyais pas comment le faire comprendre à ma jeune et fervente épousee... Un enfant, quelle complication ! Quelle brèche dans mon existence si bellement cloisonnée... Mais prendre le risque de perdre cette femme... Impossible. J'en étais là. Et les jumeaux étaient nés. Une sorte de blague du destin.

On avait tout de suite embauché une jeune fille au pair, pour soulager les parents de ce double cadeau. Mes moyens me le permettaient et il avait été entendu dès le début que je resterais à la maison pendant que Louise exerçait son métier de prof. Cet arrangement me convenait à merveille. J'étais sauvage, et pour cause, et appréciais peu la vie sociale et les nouvelles rencontres. La sédentarité m'allait comme un gant. Isolé dans ma bulle, je pouvais espérer une perpétuité de tranquillité et d'anonymat. La brusque, mais toute relative reconnaissance de mes tableaux m'avait presque ennuyé au début, même si une fierté un peu

revancharde avait vite, je l'avoue, remplacé cette modestie de bon aloi.

La fille au pair était une laide et robuste Australienne rousse qui aurait découragé un kangourou dans le bush, mais se révéla être une nurse aussi dévouée qu'efficace, et aussi tendre que son physique de bûcheronne le permettait. Du reste les jumeaux l'adoptèrent très vite. Ils s'étaient révélés, à l'usage, un couple de bébés sereins qui se témoignaient en grandissant une affection à toute épreuve, solidaires à un point agaçant, mais bon, je n'allais pas m'en plaindre. Louise les adorait sans les idolâtrer, ce qui fut pour moi une surprise agréable. On allait pouvoir les éduquer sans trop de peine. Influencée par son métier, elle essaya bien, au début, de détecter chez ses enfants des signes de précocité alarmante. Par chance, ils n'apprirent pas à lire avant leurs 3 ans, ne donnèrent aucun signe d'hyperkinésie ou de torpeur malvenue, et ne composèrent aucune symphonie pianistique spontanée sur le vieil instrument du salon. Bref, ils étaient des enfants normaux, joueurs, heureux de vivre et raisonnablement doués. De quoi pouvais-je me plaindre puisque le rôle de père au foyer qui m'était dévolu à mi-temps s'en trouvait ainsi grandement facilité, avec l'intendance de Kate bien entendu. Louise apportait le supplément d'âme, les contes à dormir debout du soir ou les câlins poétiques du matin. Et des expos de peinture, des séances de mini-théâtre, en somme tout l'attirail culturel d'une mère bien née et soucieuse de l'éveil intellectuel de ses enfants. On avait acheté à Kate un livre simplifié de gastronomie infantine qui évitait aux malheureux les sandwiches au beurre de cacahouète et autres horreurs natives du Queensland. Pour le reste, Louise et moi on se débrouillait assez bien. Je pouvais même dire que ces derniers temps, les instants de grâce se multipliaient comme

des frémissements de lucioles dans la nuit. Je m'éveillais au bonheur comme d'autres découvrent un continent. Les odeurs, les saveurs me ravissaient. Même le quotidien avait un nouveau parfum de découverte. Je devenais moins tracassier, moins directif. Je baissais ma garde. La méfiance glissait de moi comme une pelure. Louise ne devait pas s'en plaindre, elle qui m'avait souvent connu crispé, aux aguets, sans comprendre pourquoi.

Et puis aujourd'hui, ce couperet. Dans un sens, je l'attendais depuis des années. Bien avant le surgissement de l'espoir dans ma vie, espoir qui avait correspondu à l'avènement de Louise et des enfants.

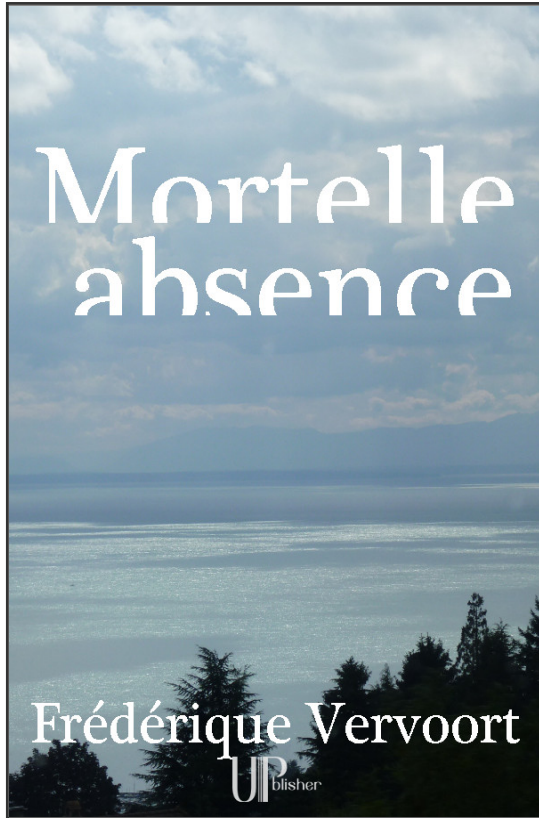
Des espaces froids restaient à franchir, des steppes de glace et de feu que j'avais bien connues, secrètement aimées. On ne se refait pas.

On m'avait accordé un sursis mais mon temps était venu à présent. J'avais des choses à régler. Et il ne me restait plus beaucoup de jours.

Qu'y avait-il dans la mystérieuse lettre reçue par Nathan, en quoi va-t-elle bouleverser leur quotidien et anéantir leur petite vie si tranquille ?

Pour le savoir, rien de plus simple... revenez vite sur la fiche de l'œuvre, ajoutez-la à votre panier et achetez cet ebook.

Frédérique Vervoort vous remercie de votre intérêt et vous souhaite une bonne lecture !



N° ISBN: 978-2-7599-0093-0

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPublisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upublisher.com
Site : www.upublisher.com